

## LES ENFANTS DANS L'ARMÉE ANGLAISE

La loi militaire anglaise, contrairement à ce qui se passe en France, n'interdit pas le mariage dans l'armée, même pour les simples soldats.

Cette tolérance découle du principe fondamental dans le Royaume-Uni que la liberté individuelle, chose sacrée, ne doit subir d'autres restrictions que celles exigées par la sécurité publique. Mais elle a aussi sa source dans cet amour du chez-soi, ce besoin du "home" qui est inné chez l'Anglais. Comme l'armée britannique se compose exclusivement d'engagés volontaire, eût été créer de grandes difficultés au recrutement que de condamner systématiquement les soldats au célibat pendant la durée de leur présence sous les drapeaux. On a donc dû se borner à exiger certaines conditions des "aspirants au mariage" et à priver des avantages accordés par la loi aux ménages autorisés ceux qui se sont formés sans le consentement du chef de corps.

Dans toute caserne, un pavillon spécial est réservé aux familles de soldats ; et chaque ménage y reçoit en général deux chambres, dont une sert de cuisine. Mais certains sous-officiers, comme le chef de musique, le maître d'école, le *Warrant-officer* (sorte d'adjutant), possèdent parfois de véritables appartements dont plus d'un capitaine marié serait jaloux en France.

Les enfants des soldats, des employés civils de la caserne, et même ceux des domestiques bourgeois des officiers, sont admis tous les jours, de neuf heures à quatre heures, à l'école régimentaire, dirigée par un maître spécial qui a rang de sergent, mais n'a guère de militaire que le nom. Dans les colonies, cette école accepte même des enfants de familles étrangères à l'armée, moyennant une modique rétribution.

Les chefs de corps ne favorisent pas en général les mariages, et cela se comprend, si l'on abandonne un moment les considérations de famille pour le point de vue purement militaire ; mais il est juste de reconnaître qu'ils font de leur mieux pour adoucir l'existence de ceux de leurs subordonnés qui ont suivi les préceptes de l'Évangile, principes peu d'accord avec les exigences brutales de la vie de soldat.

Le régiment est-il en garnison près des côtes, ou se trouve-t-il dans le voisinage d'une station thermale, un de ces sites pittoresques comme l'Angleterre en renferme tant, la belle saison ne se passera pas sans que l'on organise quelques-unes de ces parties si chères aux fils d'Albion, et que femmes et enfants n'aillent respirer la brise de la mer, l'air pur des montagnes, et oublier pour un jour les brumes de Glasgow ou la noire poussière de Newcastle.

Quand vient l'hiver, il n'est guère possible de songer aux jeux dans la cour ou aux excursions à la campagne ; mais alors souvent on se réunit le soir, dans la salle de récréations ou au théâtre du régiment pour entendre des chansonnettes comiques, des monologues ou de petites comédies. Et, dans ces occasions-là, les officiers et leurs femmes ne dédaignent pas de prendre part à la fête, non seulement comme spectateurs, mais même comme acteurs.

Un certain nombre de femmes et enfants de soldats sont autorisés à suivre le régiment dans les garnisons des colonies. Des cabines spéciales leur sont réservées sur les magnifiques transports de l'État, où rien ne manque : ni le thé de cinq heures, ni les bals, le soir, aux accents de la fanfare régimentaire, ni l'école même, quand le temps le permet... L'Inde, c'est la terre promise du soldat anglais : du jour où il met le pied sur le sol des brahmes, il devient un personnage qui n'a qu'à exprimer un désir pour qu'une nuée d'indigènes s'empresse pour le servir. Il va sans dire que la famille du soldat profite largement des commodités de toutes sortes que le gouvernement offre à ses serviteurs dans cette heureuse contrée où un sergent est plus somptueusement installé que bien des colonels dans la mère-patrie.

Lorsque avril arrive et que la saison chaude succède à la délicieuse fraîcheur de l'hiver, le régiment fuit la plaine embrasée et gagne les montagnes par étapes. Dans ces marches, une voiture est affectée à chaque ménage, et quand on arrive au gîte, des "corvées" sont chargées de planter les tentes, d'établir les cuisines des familles, tandis que les coolis débarassent les éléphants des bagages de toute espèce entassés sans pitié sur ces pauvres quadrupèdes.

Quand on visite une caserne anglaise et qu'on voit la multitude de marmots qui grouillent dans les cours et dans les *married quarters*, on se demande naturellement que deviennent plus tard tous ces enfants ?

Il est à remarquer, tout d'abord, que le nombre des "enfants de régiment" est sensiblement diminué par les ravages que le climat des colonies, meurtrier pour ces petits êtres, exerce dans leurs rangs.

L'Inde, avec son armée de fonctionnaires militaires, offre d'autre part aux jeunes filles de nombreuses occasions de s'établir avantageusement. A

l'intérieur, elles deviennent souvent servantes dans les ménages d'officiers, et beaucoup d'entre elles épousent à leur tour des soldats. Elles professent en général un véritable mépris pour le civil, et celles qui abandonnent la vie militaire sont vouées à l'exécration de leurs compagnes.

Les garçons ne sont pas plus difficiles à placer. Elevés au quartier, il leur vient rarement à l'idée d'embrasser une autre carrière que celle des armes. Dès l'âge de quatorze ans ils peuvent être enrôlés comme tambours, fifres, bugles ou tailleurs. D'autres sont acceptés comme musiciens, mais généralement dans ce cas on les classe en surmombre et ils ne sont entretenus que sur le *boni* — en d'autres termes, sur les bénéfices des fonds affectés aux corps de musique, fonds qui proviennent en grande partie des libéralités des officiers. Ceux de ces "boys" musiciens qui ont le goût de leur art peuvent être envoyés, plus tard, à l'école spéciale de musique militaire de Knoller-Hall, ce qui leur ouvre la perspective de devenir un jour chefs de musique.

Les enfants régulièrement engagés comme fifres, tambours, etc., dans la batterie-fanfare que possède chaque bataillon, sont sous la surveillance spéciale du *Drum-master* (tambour-major), qui vis-à-vis d'eux joint à ses fonctions militaires les attributions pacifiques de père de famille. Ces boys sont réunis dans une chambrée spéciale, sous la direction d'un caporal, choisi parmi les gradés les plus énergiques et les mieux élevés.

Il y en a toujours deux ou trois *de service* à la fois, dont un affecté au service général et les autres de garde. Ceux qui ne sont pas ainsi *on duty*, ont, chaque jour, une instruction sur la musique, deux ou trois heures de classe à l'école et deux répétitions : ces dernières, qui ont lieu dans les champs sont plutôt regardées comme un délassement que comme un travail. D'ailleurs, s'il faut en croire les mauvaises langues, dans le voisinage de certaines petites villes où le gazon est bien touffu et les pâturages peuplés de bêtes de toutes sortes "plus intéressantes" les unes que les autres, la répétition est agréablement coupée par de bonnes siestes à l'ombre des bosquets en fleurs, ou par de longues parties dans les buissons avec les moutons et les chèvres...

Au quartier, les boys remplissent dans leur chambrée les mêmes devoirs que les soldats : deux d'entre eux, à tour de rôle, sont chargés du balayage : ce sont eux aussi qui vont chercher aux cuisines le breakfast du matin, le dîner de midi et le thé du soir, polissent les tables, mettent en ordre les plats et les tasses sur le dressoir et, pendant de longues journées d'hiver, entretiennent dans les grilles ces énormes feux de charbon de terre dont l'Angleterre seul a le secret.

Enfin un grand nombre de fils de militaires entrent chaque année à l'École navale de Greenwich qui, établie dans le quartier le plus sain de ce vaste faubourg de la métropole, transforme en peu de temps les petits boys les plus timides en intrépides matelots.

Telle est, à grands traits, la vie des enfants dans l'armée anglaise, cette armée dont la composition et les habitudes diffèrent si profondément de ce qu'on est habitué à voir chez les nations militaires du continent, et en font un sujet d'étude intéressant pour le physiologiste comme pour le soldat.

LIEUTENANT TRICOCHÉ.

## QUE VOULAIT-IL DIRE ?

Le chef-d'œuvre suivant a été copié sur une affiche posée sur la porte d'un établissement de la petite ville de... (*Ne contrarions personne.*)

"Les gens auront soin de ne pas jeter de cigares ou allumettes enflammées sur ce mur. Autrement, la bâtisse pourrait brûler, ce qui obligera beaucoup, Jos. Lefuté, propriétaire."

## UN MONSTRE

*Alice.* — Je pense que Charles manque beaucoup de délicatesse.

*Lucie.* — Pourquoi, qu'est ce qui te fait penser cela ?

*Alice.* — Tu te souviens du joli essai-plume que j'avais pris la peine de faire moi-même exprès pour le lui offrir ? Eh bien ! je l'ai vu l'autre jour et il était tout plein de taches d'encre.

## DES GENS INUTILES

*Joseph.* — Je n'ai jamais pu m'expliquer de quelle utilité pouvaient bien être les astronomes.

*Hiram.* — Comment cela ?

*Joseph.* — Oui, ils nous prédisent qu'une comète viendra en contact avec la terre et aucun d'eux ne fait rien pour l'empêcher.

## AUX BAINS DE MER

*M. Simplicie.* — Vous allez vous promener, mademoiselle, toute seule avec votre âne ?

*Mlle Lapique.* — Mais oui, cher monsieur, nous deux... Si j'avais une place à vous donner dans ma voiture, je dirais : nous trois.